

Quel pourrait être le point où l'azur s'est arrêté ? Ces alouettes, qui d'abord s'y ébattent pour venir ensuite se jeter près de moi comme des folles, le savent-elles ? Fuyant, l'une d'entre elles a même rasé mes yeux, comme si elle avait pris du plaisir à se faire peur de cette façon.

Quelles clartés tranquilles par ces campagnes, qui s'étendent afin d'être mieux à leur aise ! Là, quels silences, depuis l'horizon, et en moi-même !

La route pour revenir à Sienne est là. Je me mets en marche.

Que les maisons se reculent un peu, et que ce mendiant ne me tombe pas dessus. L'autre est au moins assis par terre ! Mon Dieu, toutes ces maisons ! Plus loin, plus loin ! J'arriverai où trouver un peu de douceur !

Mon Dieu, ces maisons se jetteront sur moi ! Mais une autre alouette est restée enfermée dans mon âme, et, à la recherche d'une issue, je la sens voler en tous sens. Et je l'entends chanter.

Vers le septentrion ; où, la nuit, l'ourse se tient, là où la lune jamais ne va !

Maintenant, si moi aussi je t'aime ainsi, ô petite alouette, cela veut dire que tu peux rester dans mon âme autant que tu le voudras ; et que tu y trouveras plus de liberté que tu n'en as vue dans l'azur. Et toi, certes, tu ne t'en iras jamais plus.

Tu ne fais pas même de l'ombre !

Nous sortons du resserré des maisons et des toits. La ville se referme toujours davantage ; les maisons sont de plus en plus vides ; et nous n'y trouverons rien pour nous.

Laissons-les, ici, ces gens qui nous mettraient moi à l'asile et toi dans une cage !

Qui tremble, tes ailes ou mon cœur ? Je crois que la mort est passée, à la recherche de sait-on qui. Oh, mais nous l'enfermerons avec les ordures, derrière l'une de ces grilles, dans une de ces ruelles sans issue ! À Sienne, on trouve de ces grilles que personne n'ouvre jamais, parce qu'elles ne servent plus à rien ; au fin fond de certains jardins que personne ne cultive plus ; contre certains bâtiments inhabités.

*

Dans le cellier, sous un vieux tonneau qui avait perdu jusqu'à ses cerceaux, je retrouve une planche en bois de sorbier. Grand Dieu ! Si je parviens à la scier comme je le veux, j'obtiens une belle planche à découper. À l'aide d'une lime triangulaire, j'aiguis d'abord les dents de ma scie, puis je me mets au travail. C'est un bois si dur que, même en utilisant toute la graisse de porc, que je gardais bien enveloppée sur la hotte de la cheminée, je n'en viens pas à bout. La scie brûle, devient violette. Et puis, je ne parviens pas à scier droit. Alors, je prends une hachette et façonne la planche au mieux. Lorsque j'en ai presque fini, je m'aperçois qu'un ver y a creusé un trou. Je veux le dénicher ! Je fends la planche en son milieu ; et, au fond du trou, enroulé presque comme une spirale, je le dénicher : blanc et tendre, avec une petite pointe rouge. Je le laisse en paix : je suis Dieu, et lui, un solitaire dans sa thébaïde.

*